Entretien avec Josée Lefebvre (2ième partie) :
L'artiste des Eaux Profondes ou l'amour dans l'art

Suzanne Boisvert :
Quels ont été les impacts des ateliers Nous, les femmes qu'on ne sait pas voir *dans ton travail d'artiste ? Est-ce que cette expérience en communauté, où l'idée est de réfléchir par l'art, de voir l'art sous son aspect de «révélation», où on découvre en créant et en travaillant avec d'autres, est-ce que cette approche transforme ton rapport à ta propre pratique artistique?*

Josée Lefebvre :
C'est une bonne question. Avant *Nous, les* femmes, j'avais déjà commencé à faire des œuvres où j'invitais les gens à venir travailler sur mes œuvres. C'était quelque chose qui m'intéressait depuis longtemps. Dans ma pratique artistique, j'étais un peu tannée de faire des œuvres pour les amener dans des expositions. Je trouvais ça plate. Je le dis comme ça parce que je trouve ça statique : tu finis ton œuvre, puis tu vas la présenter. Je comprends, un vernissage et tout ça, mais moi, mon plaisir, c'est de travailler avec *l'autre*. C'est sûr qu'à ce moment-là, c'est mon œuvre; j'invite les gens à venir travailler sur mon œuvre. Mais avec *Nous, les femmes*, c'est une œuvre en communauté. C'est ça que ça a changé le plus, mon désir d'être «avec» les gens. Ça faisait longtemps aussi que je réfléchissais au fait qu'on n'est pas obligée d'être dans une salle consacrée pour faire des arts. Je faisais déjà un peu ce type de travail, en montant des œuvres dehors, *in situ*. Et ça, c'est intéressant, parce qu'on n'était pas obligée d'exceller dans ce qu'on faisait pour être artiste non plus. C'est d'avoir du plaisir à faire ça. Quand j'ai rencontré *Nous, les femmes* et votre terme « d'œuvres d'âme », c'est là que ça a mis un mot sur ce que je faisais. Ça a résonné très fort : «Ah ! C'est ça que je fais ! C'est ça que je fais comme création déjà ». Ce que ça a changé…?

Suzanne :
Peut-être pas changé mais comment ça nourrit ton travail d'artiste ou comment ça t'intercepte ? Comment ça te met sur de nouvelles pistes, comment ça te confirme des choses ou comment ça t'amène à travailler autrement ?

Josée :
C'est sûr que dans *Nous, les femmes*, on parle du vieillissement. Moi, c'est là où je suis rendue dans la vie aussi. Au niveau de ma création artistique, il y a les arts visuels mais il y a aussi la musique. Et dans la composition de la musique, ce thème-là m'a interpelée. C'est sûr que je me suis promenée dans ce thème-là parce qu'il m'interpelait beaucoup. Et ce qui m'interpelait beaucoup aussi, c'était toute la couette d'humanité, tout le cheminement, là où les femmes se rattachent ensemble. J'étais dans ma pré-ménopause, j'étais dans ma réflexion sur ma fertilité qui se transforme en créativité. C'est sûr que de travailler ensemble, avec d'autres femmes… Je ne sais pas trop ce que ça a touché. C'est une bonne question. En tout cas, ça a confirmé mon intérêt à travailler avec les gens, dans mon œuvre, parce que ça j'y tiens. Donc quand je fais les œuvres avec les femmes de l'atelier *Nous, les femmes*, j'ai l'impression que c'est un tout. Je suis intégrée. Je m'intègre facilement dans cette réflexion-là, parce que c'est là que je suis. Ça m'a confirmé que j'aimais faire le travail «ensemble», dans un mouvement. Aller dehors, faire une œuvre éphémère, dehors. Mais «avec». Ça me l'a confirmé et j'ai encore plus le goût de travailler ça.

Dernièrement, j'ai fait une œuvre qui s'appelle «Coiffe d'humanité» à partir de cheveux et d'objets que des gens m'ont envoyés, à ma demande. Je pense que je suis rendue à 110 personnes qui m'ont donné une couette de cheveux. Puis ça, c'est dynamique ! Parce que ça crée un sentiment d'appartenance, qui n'est pas là quand tu fais juste une œuvre toute seule et que tu vas l'exposer. Ça change, le fait d'intégrer les gens dans mes œuvres.

Suzanne :
Veux-tu nous parler de ton dernier projet, «Coiffe d'humanité» ?

Josée :
J'étais dans mon questionnement sur mes cheveux gris, mon vieillissement. Je me disais que toutes les femmes ont passé par là, depuis le début de l'humanité. On vieillit, notre fertilité change et tout ça. J'étais dans cette grande réflexion-là pour m'apercevoir que j'étais en pré-ménopause. Et les cheveux m'interpelaient parce que mes cheveux changeaient, mes cheveux tombaient. Qu'est-ce que je fais avec cette perte de cheveux ? Les hormones, ça m'a changé la couette de cheveux ! Je

me disais qu'il y a quelque chose à faire avec les cheveux et le passage du temps, les deux thèmes m'interpelaient. J'ai réfléchi là-dessus. J'ai fait des petites œuvres, certaines avec mes cheveux et d'autres avec mes cheveux et ceux de mon fils. C'était pour marquer notre passage sur la planète. Pour marquer le tout petit passage qu'on a dans cette grande couette d'humanité-là, qui est la vie. La vie, c'est perpétuer, c'est continuer. Nos racines de vie, je les appelle ma couette. Après ça, je me disais, mon dieu ! Comment on peut mettre ça en création, une couette d'humanité ? C'est là que j'ai eu l'idée : je vais faire une coiffe. Je vais demander aux gens qu'ils me donnent une partie de leur ADN, que tu peux lire dans les cheveux. Qu'est-ce qui se passe dans ce bout de vie-là ? C'est comme un petit livre inscrit, le cheveu !

Même si tu coupes le cheveu, je crois qu'il continue à vivre. Il est coupé, il est mort, mais il continue. J'avais l'image d'une couette qui continue sa vie. Je me suis dit : «l'ADN fait partie de cette couette d'humanité-là». Je poussais la réflexion, je me disais : «si des archéologues du futur trouvent ça, ils vont pouvoir voir que cette tribu des Eaux Profondes témiscamiennes est passée par là ! Parce que je me disais, cette coiffe-là, elle va peut-être se passer de génération en génération, je ne sais pas. Puis aussi, j'étais intéressée par le don que les femmes me faisaient.

Suzanne :
Tu demandais exclusivement aux femmes?

Josée :
Au début je demandais juste aux femmes, puis après ça, je me suis dit que ça parlait de l'humanité… alors il y avait des cheveux de femmes, des cheveux d'hommes. Il y a même eu des barbes d'hommes que j'ai gardées, que je mettais dans des petites bouteilles. Un don de cheveux, il faut le faire ! Déjà qu'ils m'appelaient la sorcière ! J'avais l'air d'une apothicaire ! J'avais mis tous les cheveux dans des petites bouteilles, c'était étalé sur la table. On disait : «Qu'est-ce qu'elle va faire avec nos cheveux ?»

Mais en fait, c'était pour célébrer le passage, l'empreinte que nous laissons sur la planète. Et là, réflexion après réflexion, je me suis demandé à quoi servirait la coiffe. Elle va servir à un rituel. Un rituel de quoi ? Comment on fait un rituel ? Ils sont inventés un jour, les rituels. Ça s'invente à mesure aussi. Quand ils ont inventé les rituels de sorciers ou dans les tribus aborigènes. Les rituels amérindiens, à un moment donné, il y a eu une naissance de ça. Je me suis dit, je vais faire une naissance de mon propre rituel, à partir des cheveux de ma tribu témiscamienne. Et aussi des cheveux qui venaient d'un p'tit peu partout. J'ai de tes cheveux. Des rencontres particulières que je faisais, des gens que j'aimais. Je les ai intégrés dans ma coiffe. Ma coiffe est aussi fabriquée à partir d'objets que les gens m'ont donnés au cours de ma vie. Il y avait ces cheveux que je recevais en cadeau. Ce ne sont que des cadeaux.

Le chapeau de fourrure vient de ma fée marraine, aujourd'hui décédée. Il y a des coquillages, toute une vie de voyage d'un de mes amis. Des plumes qu'un ami m'a données : il est allé à la chasse et il m'a ramené toutes les plumes de sa chasse, pour que je puisse les mettre dans ma coiffe. Il y a des petites perles, des tissus. Je n'ai rien acheté. C'était important, parce qu'il y en a tellement sur la planète !

Suzanne :
Chacun des éléments que tu as choisis avait donc un sens particulier ?

Josée :
Oui, c'était quelque chose d'offert; une offrande. Je suis partie de ces objets que les gens m'ont offerts dans la vie et j'ai créé mon rituel. J'ai fabriqué la coiffe et après ça, je me suis dit : «quelque chose que j'aime faire dans la vie, c'est de faire des vœux». Des vœux dans le sens que, quand tu souhaites quelque chose, tu déplaces des pensées. Je pense que si tu envoies ça dans le cosmos, le cosmos va brasser ça et ça va revenir. Je ne dis pas de tout laisser entre les mains du cosmos, mais quand tu prends une décision, cette coiffe-là, ce vœu-là, sert à générer de nouvelles idées. Un vœu, c'est que tu génères des idées nouvelles, positives, de changement. Parce que c'est rare que tu fais un vœu négatif ! En tout cas, pas moi ! (*rires*)

Donc, pour moi, quand tu exprimes une intention de changer quelque chose, le processus est enclenché. Un vœu, pour moi, c'est ça. Je l'envoie dans le cosmos et il revient parce que je le réfléchis en le faisant. Puis par ce vœu, j'ai cette pensée-là qui m'habite. C'est là que j'ai un pouvoir de transformer ma perception, en rapport au vœu que j'ai fait. C'est ça mon trip de vœux !

Suzanne :
Il y a donc eu un rituel ?

Josée :

Ça se passait à la galerie d'art de Ville-Marie. Dans le rituel, il y a d'abord une pensée, l'ADN d'une tribu, il y a tout le passage, il y a quelque chose qui se passe dans toutes ces offrandes qui font partie de la coiffe. La personne qui met ça sur sa tête… dans la symbolique, elle va faire le transfert entre le souhait et la réalisation de tout ça. Il y a comme un passage qui se fait. C'était tout dans la couette. Ça pourrait être un rite de passage, je n'ai pas encore fini de définir.

Quand j'ai présenté la coiffe, je l'ai mise sur ma tête, en disant aux gens : «j'ai un vœu et ça fait longtemps que j'aimerais le faire. Que nous profitions que nous sommes ensemble pour faire un vœu collectif. Chacun et chacune de nous, nous allons faire un vœu individuel, mais nous le lancerons en même temps dans le cosmos, pour faire brasser tout ça en même temps». (*Elle rit*) J'ai demandé aux gens : «êtes-vous *game* de faire ça avec moi ?» Tout le monde a dit oui ! J'ai dit : «je vais porter la coiffe, parce que c'est la première fois et je ne sais pas encore ce qu'elle peut faire !» (*Rires*) Je l'ai mise. J'avais préparé un cercle sacré aussi, avec des objets que j'avais reçus, des pierres de mon fils, j'avais mis du cèdre par terre. J'étais dans le cercle de vie, de mouvance, la spirale. J'ai récité une formule magique que j'avais inventée (*rires*), puis là, tous et toutes ensemble, on a fait un vœu. Ça a fait un silence ! Il y avait 80 personnes, Suzanne ! Quel beau silence ! J'avais demandé : «c'est le temps d'expérimenter la couette ! Couettez-vous tous ensemble ! Ça veut dire, branchez-vous l'un à l'autre». Et j'ai senti l'excitation, parce que j'avais expliqué c'était quoi, pour moi. Que je pensais la vie en couette, la couette de vie, d'humanité, tout ça. C'est devenu fébrile, tout le monde se regardait. Je me suis dit : «mon dieu, ils viennent de tous se connecter ensemble». Ça s'est fait là : pouf ! Tout le monde était un peu surexcités de se couetter ensemble et de s'apercevoir qu'on était déjà une tribu couettée ensemble. Ça a fait un couettage de groupe ! (*Elle rit*)

Puis tout le monde a fait son vœu. J'ai dit : «est-ce que tout le monde a fait son vœu ?» J'avais la coiffe de même sur la tête ! (*Elle rit*) «Maintenant, on va sceller le vœu». Moi, je vais dans la forêt l'automne, chercher une petite poudre magique de sorcière (*elle rit en racontant*). Quand tu jettes cette poudre sur le feu d'une chandelle, ça brûle, pouf !

Suzanne :
Comme la poudre de perlimpimpin !

Josée :
Oui ! C'est du lycopode que je prends dans le bois. J'ai appris que les Amérindiens, quand ils faisaient les rituels autour des feux, ils en lançaient dans le feu. Puis ça grossi le feu instantanément puis ça redescend. Pour moi, c'était aussi important de mettre cet élément-là dans mon rituel. On fait un vœu pour transformer, pour générer de nouvelles idées, pour transformer ça en quelque chose de réalisable. Et de le faire ensemble, c'était vraiment particulier. Je ne m'attendais pas à ce que les gens disent oui, on va le faire ! Des fois, des rituels, tu fais ça dans l'intimité d'un groupe, mais je me suis permis de le faire avec cette tribu-là. C'est ma tribu qui était là, tu sais.

Mon rituel, c'était pour présenter le principe. Et si quelqu'un veut un jour mettre la coiffe… probablement que je vais accepter, je ne sais pas.

Suzanne :
Personne ne te l'a demandé ?

Josée :
Pas cette fois-là, elle était trop fraîchement faite, et je me suis dit, je ne mettrai pas ça sur la tête de n'importe qui. Mais c'était comme de créer un rituel d'amour, un rituel de pensées positives pour générer des changements. Ce n'était pas un rituel magique ! Pour moi, on a une pogne là-dessus ! Il y a cent quelques personnes qui ont voulu me donner une couette de cheveux, j'étais très émue. C'est tout un don ça, des cheveux! Tu peux donner bien des choses, mais donner des cheveux…

Suzanne :
On donne beaucoup de pouvoir aux cheveux…

Josée :

Oui. Je les rassurais que le fait d'être tous et toutes ensemble, ça ne pouvait que faire quelque chose de plus grand que nous, de plus grand, qu'on ne sait pas. Tu sais, quand on fait un vœu, qu'on veut changer, ça nous dépasse… Et la couette d'humanité, c'est extrêmement grand. Il y a tout plein de choses qui bougent autour de nous et on ne le sait pas. Mais ça agit, parce que la pensée est partie, le processus est mis en branle. Pour moi, quand tu envoies quelque chose, ça fait le tour de la terre. Je lisais David Suzuki, qui explique les vents, qui explique que même quand on respire, on dégage de l'argon, puis cet argon-là est toujours existant sur la planète : il fait le tour de la planète, le tour de la planète, puis on le respire, on l'expire, et ça se promène toujours. Générer une pensée comme ça, pour moi, ça fait le tour de la planète. C'est sûr que ça rentre dans cette couette d'humanité-là. C'est flyé un peu mais… quand même ! (*Rires*) C'est difficile à expliquer parce qu'on ne le sait pas. J'ai dit aux gens à la fin du rituel : «écoutez, s'il y a quelqu'un qui voit son vœu se réaliser, vous me le direz, c'est pour mes statistiques !» (*Rires*) Parce que j'ai beau lire, il n'y a aucune statistique pour les vœux ! (*Rires*) Et il y a des gens qui m'ont rappelée ! «Eille, mon vœu s'est réalisé !» C'est sûr, ils ont propagé une pensée nouvelle et elle s'est développée…

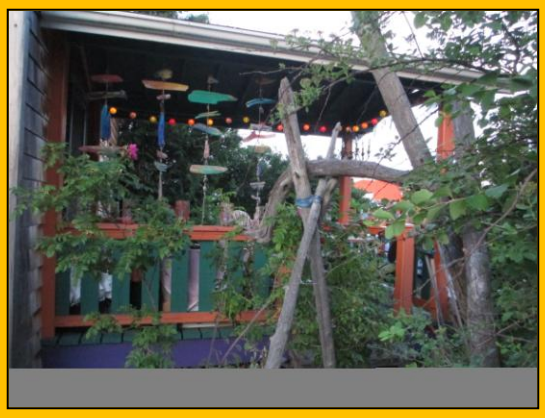
Suzanne :

Ce que tu décris, c'est en lien avec ton histoire aussi, avec ton rapport à l'art. Tu es comme à une place d'intersection entre l'art, le rituel, le côté chamanique, le côté spirituel, politique. Le land art te parle beaucoup…

Josée :

Pour moi, c'est ça «l'œuvre d'âme». C'est vraiment personnel. Je le sais que ces œuvres-là ne passeraient pas dans n'importe quelle galerie. Parce que ce n'est pas la facture qu'ils recherchent dans l'art actuel.

C’est vraiment un art très particulier, justement, proche du rituel. Moi, j’adore faire des rituels. Je fais des feux dehors, je fais des rituels, des montages de roches. Tout signifie quelque chose pour moi quand je fabrique quelque chose.



Alors, si on revient à la question que tu me posais tout à l’heure, c’est sûr que dans les ateliers *Nous, les femmes qu’on ne sait pas voir*, on fabrique des choses qui représentent quelque chose pour nous. Ce n’est pas important si c’est «beau» ou «pas beau». Si ça passe dans une galerie d’art ou non. L’important, c’est que ça nous parle. Que ça nous dise quelque chose à nous. Et après ça, pouvoir offrir ce que nous découvrons aux gens qui veulent bien l’entendre ou le partager avec le groupe. Et si les ateliers ont changé quelque chose dans ma façon de faire mes arts, c’est de me détacher des lieux et des façons de faire du ministère, où il faut que ce soit «de même, de même ou de même». Je ne veux plus rien savoir de ça ! Moi, je vais faire les œuvres d’art, les œuvres d’âme qui me tentent, peu importe la tendance. Et ça se rapproche beaucoup des rituels et de tout ce qui se trouve dehors. Tout ce qu’on peut ramasser. C’est des courtepointes de vie ça ! Quand je regarde ma maison, je me dis que c’est une courtepointe. Et c’est quoi une courtepointe? Une vraie courtepointe, c’est des souvenirs, des objets qui ont appartenus à des gens que tu as connus, que tu aimes. C’est quelque chose qui va te réchauffer. Qui va durer dans le temps. C’est quelque chose qui est transformé, récupéré, qui existe déjà sur la planète. On n’a pas besoin d’aller acheter rien de neuf. Ma pratique m’a amenée à dire : je n’achète plus rien. J’ai tout ce qu’il me faut sur la planète pour bâtir quelque chose. Tout ça existe, sauf que quand tu crées l’œuvre, elle n’existait pas avant; elle existait éparpillée sur la planète. Et là, elle existe «en un» et génère une pensée qui à son tour, va générer un souvenir, qui va générer une solidarité. Et ça, je le ressens dans les ateliers de *Nous, les femmes*, cette œuvre-là vient d’exister et elle va rester dans le souvenir. Et elle va continuer à faire son chemin et à transformer la pensée.

Suzanne :
À travers les femmes qui ont vécu ce moment ?

Josée :
Oui. Et à travers la pensée même de l’œuvre que tu viens de faire. Il y a toujours la réflexion, ça continue. Parce que quand tu fais des œuvres d’art, tu en fais une et ça t’amène à une autre. Et ça t’amène à une autre et une autre et une autre. C’est la pensée qui continue.

Suzanne :
Qu'est-ce que tu veux dire par «la pensée même des œuvres» ?

Josée :
Les œuvres pensent par elles-mêmes.

Suzanne :
L'œuvre a une pensée autonome de son auteure pour toi ?

Josée :
Oui. Si je regarde une œuvre, je n'ai pas la même pensée que la personne qui l'a faite. Mais ça m'interpelle en quelque part… Et quand tu présentes une œuvre, l'œuvre en tant que telle ne t'appartiens plus. Mais la pensée est là. Puis la pensée peut être différente d'une personne à l'autre aussi. Donc, aller chercher quelque chose de nouveau, peu importe la personne. Moi, je pense qu'elle vit par elle-même. Comme je pense que ma maison, ici, pense par elle-même. Ces meubles-là, ici chez nous, qui ont cent ans, ils vivent par eux mêmes. Et ils parlent! (*rires*) Je suis rendue à ce point-là ! Les meubles me parlent, les œuvres me parlent, la courtepointe me parle. Mais peuvent aussi être dans un silence. Parce qu'ici, dans ma maison, c'est plein. Pour moi, c'est une œuvre d'art, cette maison-là, c'est une installation. C'est un décor de vie. C'est un décor de théâtre. Et toutes les œuvres que j'ai faites en font partie. Et là, ça parle ! Mais j'ai quand même la capacité de rentrer dans le silence. Tout ça m'accompagne. C'est ma vie. Et j'ai besoin que ce soit autour de moi. Je sais que c'est beaucoup mais c'est ma courtepointe de vie. Ma coiffe, je peux la rentrer dans ma courtepointe de vie aussi. Toutes mes pensées. C'est mon matrimoine que je vais laisser ! Ça vit tout seul à un moment donné. Les gens viennent ici et ils font : «wow ! Ça vit tout seul». Il y a comme un vortex on dirait, qui monte et qui descend. Et je ne sais pas si c'est parce que c'est moi qui habite cette maison depuis aussi longtemps ou à cause de tous les objets qu'il y a ici, qui ont une vie propre… c'est fou ce que je dis des fois !

Suzanne :
C'est comme un écosystème, ce n'est pas UN objet isolé. Même si je peux m'absorber dans le tableau que je vois là, sur ton mur, il prend vie dans ton écosystème, ton installation…

Josée :
Oui, c'est un tout. Et à un moment donné, ça vit tout seul.

Suzanne :
Dans ton travail, il y a donc toute ta préoccupation d'humanité, la couette d'humanité, la collaboration avec les autres, tout ça. Mais il y a aussi une dimension transpersonnelle remarquable : la présence animée d'âmes, d'animaux, des éléments de la nature, tout ce qui est vivant, des pierres, les différents écosystèmes…

Josée :
On est un tout, on est l'univers, on porte l'univers et l'univers nous porte. Pour moi, c'est super important dans ma création. C'est un tout. Il n'y a rien d'isolé. C'est tout «ensemble». L'humanité est faite comme ça. On est ensemble. Mais l'humanité souffre de c'temps-là ! J'ai beaucoup de difficulté. Faut que… (*silence*)

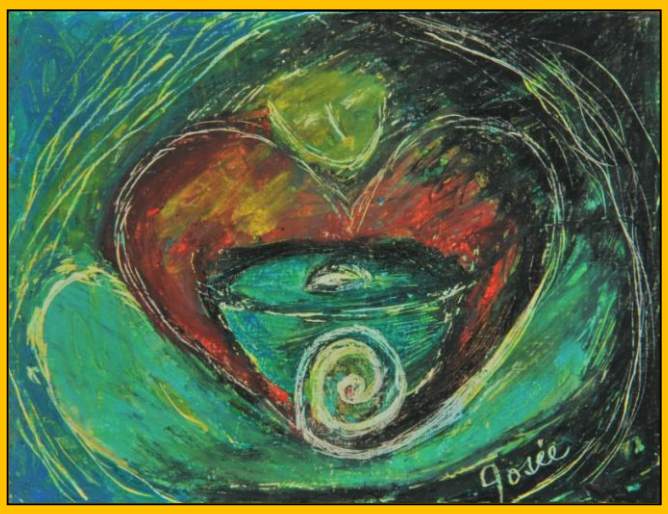
Tu sais, on parlait des côtés sombres, des côtés lumineux. J'essaie de mettre de la lumière dans cette humanité sombre-là. Et j'ai l'impression de le faire avec les femmes dans *Nous, les femmes qu'on ne sait pas voir*, mettre de la lumière dans cette humanité-là. C'est un tout, on fait partie d'un tout. Il faut en prendre soin. Il faut le faire vivre le vivant, toucher au vivant. Tout ce qui est vivant m'interpelle. Et tout ce qui fait partie de la nature. J'ai trouvé des fossiles de 400 millions d'années. Ces fossiles-là, il n'y avait même pas d'humains sur la planète quand ils vivaient ! La couette de vie, elle est encore bien plus longue que l'humanité. Imagine-toi ! On fait partie de tout ça, on vient de tout ça. Moi, j'aime travailler avec ces matériaux-là, travailler avec cette pensée-là. C'est une pensée commune, une pensée communautaire. C'est pour ça que j'aime inviter les gens à venir travailler dans mes œuvres.

Des fois, j'ai de la misère à expliquer mes œuvres parce que des fois, ça devient plus grand que ma pensée. J'essayais de t'expliquer ma couette d'humanité, mais pour moi, je n'ai pas fini de comprendre ce que j'ai fait avec ça ! Je n'ai même pas fini d'expérimenter mes rituels. Mais je sais que c'est vrai pour moi, qu'on peut transformer des choses quand on y croit. C'est pour ça que j'aime créer avec mes mains. Avec ma tête aussi, c'est sûr, mais créer des choses, fabriquer, sentir des choses, toucher. C'est ce que j'essaie aussi de transmettre aux femmes que je rencontre, sans avoir à dire que «la vie, c'est ça, ça ne peut être que ça.» La vie, c'est grand !

Mais ça, c'est mon expérience. Et toi, c'est quoi ton expérience ? Et toi, et toi, et toi, c'est quoi ton expérience ? Et on met tout ça ensemble. C'est sûr que ça me fait jaillir plein d'idées quand les femmes de l'atelier parlent. Et ça nourrit mon art de les entendre. C'est sûr. Alors ça aussi ça transforme. De par la réflexion, de par la communication. Ça nourrit ma pensée et ça la transforme. Ça fait partie de ma réalité.

Ma vie est belle. J'adore la vie. Moi, je suis une joyeuse. Et j'ai un peu de difficulté quand je vois la déroute de l'humanité et tout ça. Il faut que je fasse un cocon où je peux être capable d'être bien, heureuse. Et que les gens trouvent une place de bonheur en eux-mêmes quand ils viennent chez moi. Et ce n'est pas juste parce que je suis dans la maison, c'est parce que ça vit tout seul. C'est comme un territoire investi d'amour de l'humanité. L'amour de la terre, des jardins. Tout ce que je fais, c'est une courtepointe. Puis la courtepointe, pour moi, c'est ma grand-mère…

Je sais bien que la vie, ce n'est pas juste du bonheur. Je travaille dans un centre de femmes, je le sais ! Mais ça, on est capable de l'entendre rien qu'en masse, que ça peut être difficile, que c'est dur vivre ! C'est dur, s'incarner sur la planète. Mais il faut se parler d'amour aussi. Et en 2015, parler d'amour, ça fait quétaine ! Mais moi, je le fais pareil ! L'amour de créer, l'amour de partager, l'amour. Je le sais, quand je dis : «on va parler d'amour», ça fait comme «hum?!» On peut parler politique, on peut parler de guerre, on parler de tout, mais parler d'amour ? Dire «je t'aime» ? Et sincèrement ?



Moi, j'ai pas de misère à dire «je t'aime». Parce que c'est franchement un «oui, je t'aime». J'aime ! C'est sûr que ça transparaît dans comment on peut communiquer les choses. Et c'est contagieux, l'amour. Mais «contagieux», ça a l'air d'une maladie ! Je ne sais pas, je n'ai pas trouvé un terme pour dire… peut-être en as-tu un pour moi ?

Suzanne :
C'est inspirant en tout cas ! C'est insufflant ! Ça insuffle un autre souffle que … le désespoir, ça dé-souffle…

Josée :
Oui, en tout cas, ça l'essouffle en tabarnouche ! (*Rires*) J'essaie de faire de ma vie de travailleuse, de ma vie de mère, de ma vie d'artiste, de ma vie d'amoureuse, de ma vie, un tout. Ce n'est pas toujours facile de s'ancrer dans l'instant présent. C'est une pratique, au même niveau que de faire du yoga. Et de faire ce qu'on a à faire avec joie.

La bouffe, être créative, aller jouer dehors en créativité, faire le jardin en créativité, créer l'environnement en créativité, rencontrer les gens avec la créativité. Il faut qu'il y en ait partout. Pour moi, être créative, c'est une idée salvatrice de la vie. J'ai compris que je ne serais jamais «une artiste de perfection». Ce n'est pas ça, moi, mon affaire. Je suis une artiste d'amour et d'œuvres d'âme. C'est pour ça que Nous, les femmes qu'on ne sait pas voir m'a tant touchée. J'ai pris Nicole Desaulniers dans mes bras quand j'ai su que c'était elle qui avait sorti le terme. Il était déjà là, il fallait que quelqu'un le dise : c'est des œuvres d'âme. C'est ça que je fais.

Ville-Marie, 5 mars 2015